

UNE LETTRE INÉDITE DE JAURÈS À MIRBEAU

[Il y a trois ans et demi, une lettre inédite de Jean Jaurès à Octave Mirbeau est passée en vente, mais ni la Société d'études jaurésiennes, ni la Société Octave Mirbeau, informées trop tard, n'ont pu alors en prendre connaissance. Heureusement, il se trouve que c'est un de nos adhérents "mirbeauphiles", le docteur Louis Cournot, qui l'a achetée et qui nous autorise aujourd'hui à la reproduire, ce dont nous le remercions bien vivement.

On sait que Mirbeau, anarchiste farouchement individualiste, a longtemps considéré Jaurès comme un de ces "mauvais bergers" stigmatisés dans sa tragédie prolétarienne de 1897¹, et comme un défenseur du "collectivisme" honni, dans lequel il voyait les prémices d'une société totalitaire plus écrasante encore pour les travailleurs que la société bourgeoise, qu'il ne cessait pourtant de stigmatiser : "Qu'est donc le collectivisme, sinon une effroyable aggravation de l'État, sinon la mise en tutelle violente et morne de toutes les forces individuelles d'un pays, de toutes ses énergies vivantes, de tout son sol, de tout son outillage, de toute son intellectualité, par un État plus compressif qu'aucun autre, par une discipline d'État plus étouffante et qui n'a pas d'autre nom dans la langue que l'esclavage d'État". Étonnante prémonition du stalinisme...

On sait aussi qu'il a fallu attendre août 1898 et l'engagement du grand orateur socialiste dans la lutte pour la Vérité et la Justice pour que Mirbeau voie dorénavant en lui "un grand apôtre, une grande parole et une grande âme de justice," et qu'il supplie le "prolétaire" auquel il s'adresse, le 8 août, dans L'Aurore, d'écouter le bon berger Jaurès, auteur des Preuves, plutôt que le mauvais berger Guesde, qui préconisait l'abstention au beau milieu de la bataille dreyfusiste. Les deux lutteurs se sont retrouvés à Rennes, pendant le procès d'Alfred Dreyfus, un an plus tard, ils ont sympathisé et, dès lors, entretenu des relations amicales. Mirbeau collaborera à L'Humanité dès sa fondation, malgré ses réserves sur la politique politicienne vers laquelle il regrettera de voir glisser le quotidien socialiste et qui l'amènera à le quitter en novembre 1904². Mais il n'y a pas eu rupture pour autant, et il ne cessera pas de voir en Jaurès le tribun et le relais parlementaire indispensable à tout progrès législatif³. À en croire Jules Renard, qui a recueilli les propos du romancier lors d'un dîner Goncourt, les deux hommes se seraient retrouvés à Contrexéville, en juillet 1908, et Mirbeau aurait "promené" Jaurès "en auto", à travers les Vosges, avec "un Russe immensément riche"⁴.

Le mot de Jaurès à Mirbeau n'est pas daté, mais on peut le situer au début septembre 1900.

Nous ignorons si, après avoir lu le journal de Célestine, Jaurès a repris sa plume pour faire part de ses impressions. Toujours est-il qu'aucune autre lettre de lui n'est signalée dans le catalogue des deux ventes de la bibliothèque d'Octave Mirbeau, les 24 et 28 mars 1919.

Pierre MICHEL]

* * *

[En-tête : 25^e Année

La Petite République Socialiste 7

111 rue Réaumur

Rédaction

Paris, le

190]

Mon cher Mirbeau,

J'étais absent de Paris depuis 50 jours⁸, et je trouve seulement ce matin votre livre — que je vais lire — et votre mot que j'ai lu et dont je vous remercie¹⁰.

J'ai vu avec plaisir un bout de conversation de Tolstoï reproduit dans *Le Temps* d'hier¹¹.

Cordialement à vous.

Jaurès

NOTES

1 Jaurès en a rendu compte, dans *La Petite République* du 25 décembre 1897, dans un article intitulé “Effarant !” Ce qui l’effarait, c’était — outre l’accusation lancée par le *leader* des grévistes, Jean Roule, contre les députés socialistes, traités eux aussi de “*mauvais bergers*” —, le “*pessimisme de théâtre et de carton*” de la pièce, qui ne laissait aux “*accablés*” aucun espoir “*d’affranchissement*”.

2 “Questions sociales”, *Le Journal*, 20 décembre 1896. Pour en savoir plus, voir mon article “Mirbeau et Jaurès”, dans les Actes du colloque *Jaurès et les écrivains*, Centre Charles Péguy, Orléans, 1993, pp. 111-118.

3 Dans *L’Aurore* du 8 août 1898 (article intitulé “À un prolétaire” et recueilli dans *Octave Mirbeau, L’Affaire Dreyfus*, Séguier, 1991, p. 80).

4 Voir Gilles Candar, “Mirbeau et *L’Humanité*”, *La Quinzaine littéraire*, 15 novembre 1990 ; et la biographie d’*Octave Mirbeau, l’imprécauteur au cœur fidèle*, par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Séguier, 1990, pp. 743-750.

5 Il aurait notamment aimé que Jaurès présentât à la Chambre un projet de loi sur les enfants naturels. Voir son *interview* par René de Chavagnes, dans le *Gil Blas* du 16 octobre 1905 (cf. Mirbeau, *Combats pour l’enfant*, Ivan Davy, 1990, p. 219).

6 Jules Renard, *Journal*, N. R. F., Pléiade, 1965, p. 1206.

7 *La Petite République française*, quotidien gambettiste à cinq centimes, a été fondé le 13 avril 1876 : la “25e année” a donc commencé le 13 avril 1900, et le roman dont il va être question ne peut être que *Le Journal d’une femme de chambre*. Le journal a connu, dans les années 1880, des tirages de 150.000 exemplaires. Après avoir changé plusieurs fois de mains, il a été, en août 1893, racheté par Henri Turot, Marcel Sembat et Henri Peltier, et rebaptisé *La Petite République Socialiste*. Il a été dirigé successivement par Millerand, puis par les guesdistes du Parti Ouvrier Français, et enfin par Gérald-Richard et Jean Jaurès (qui le quittera en décembre 1903).

8 Jaurès a passé l’été à Albi et est rentré à Paris en septembre pour participer au congrès socialiste international (renseignement fourni par Gilles Candar).

9 *Le Journal d’une femme de chambre*, paru chez Fasquelle le 10 juillet 1900, après une prépublication dans la *Revue blanche*.

10 Cette lettre de Mirbeau à Jaurès n’a malheureusement pas été retrouvée.

11 Tolstoï admirait vivement Mirbeau, en qui il voyait “*le plus grand écrivain français contemporain, et celui qui représente le mieux le génie séculaire de la France*” (cité par Eugène Sémenoff, *Mercure de France*, 16 septembre 1903). Il avait suivi très attentivement la publication en feuilleton, dans les colonnes de la *Revue blanche*, du *Journal d’une femme de chambre*, et il trouvait le roman “*très bon et d’un intérêt vraiment humain*” : “*Cette exagération, ces choses terribles, mais c’est la vie, c’est la vérité, c’est la beauté... Et puis, quelle force d’expression, quelle peinture, quelle allure vive, et vous soulevant, vous emportant !*” (cité dans *L’Européen*, 21 novembre 1903). Pour en savoir plus, voir Mirbeau, *Lettre à Léon Tolstoï*, Éditions À l’Écart, Reims, 1991 ; et Pierre Michel, “Tolstoï et Mirbeau”, dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, 1996, pp. 232-234. Nous n’avons pas retrouvé les quelques lignes du *Temps* auxquelles fait allusion Jaurès.